350
(192)

N° 17.296 (3)

OSAUREUS

OU

LE NOUVEL

ABAILARD,

COMÉDIE.

OSAUREUS,

OU

LE NOUVEL

ABAILARD,

COMÉDIE.

EN DEUX ACTES ET EN PROSE,

Traduite d'un Manuscrit Allemand,
D'ISAAC RABENER.

Sunt quidam, qui me dicunt non esse Poëtam,
Et verum dicunt; cur? Quia vera loquor.

Le prix est de vingt-quatre sols.

A BERNE,
Et se trouve à PARIS,
Chez { DE POILLY, Quai de Gêvres, au Soleil d'Or,
CAILLEAU, rue St. Jacques, au-dessus de la rue des Noyers, à St. André.

M. DCC. LXI.

OSAURELUS,

OU

LE NOUVEL

ARISTIDE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES.

DISCOURS PRELIMINAIRE.

Qu'on ne peut ſe diſpenſer de lire pour l'éclairciſſement de cette Traduction.

PLus un Auteur a de célébrité, & plus le Public s'empreſſe d'acquérir ſes productions, auſſi-tôt qu'elles ſont ſoumiſes au grand jour de l'impreſſion. Ce ſiécle fécond en gênies littéraires nous en produit plus d'un exemple; & ſouvent tel Ouvrage que l'on voit réuſſir, ne doit ſon ſuccès qu'au nom fameux de ſon Auteur.

Une ſimple Epitre, une Lettre, enfin l'Ecrit le plus médiocre, ſorti de la plume profonde & éclairée de cet homme

unique (*) & ſi connu dans le monde littéraire par l'univerſalité de ſes talens, eſt reçu avec le plus grand empreſſement, tandis que ces mêmes Ouvrages, qu'on s'arrache à l'envi, ne trouveraient peut-être pas un Lecteur, s'ils étaient annoncés ſous un nom anonyme. C'eſt ce dont nous ſommes les témoins tous les jours.

Il en eſt de même des productions de *Rouſſeau de Genève*. La réputation que cet Ecrivain moderne s'eſt formée par les différens Ouvrages qu'il nous a donnés juſqu'à préſent, & dont, pour lui rendre juſtice, le plus grand nombre mérite des éloges, nous a excité de faire la lecture de *Julie ou la Nouvelle Heloïſe*: Quoique le ſuccès de ce Roman

(*) M. de Voltaire, les petites feuilles volantes qu'il nous donne depuis pluſieurs années, juſtifie ce que nous avançons.

ait été prodigieux, par la rapidité avec laquelle la premiere Edition a été enlevée, nous ne pouvons convenir que ce ſoit un chef-d'œuvre, & nous avons été extrêmement ſurpris de n'y trouver que des Aventures & des Perſonnages, dont la plupart nous étaient connus, & que nous nous rappellâmes avoir lûs anciennement dans quelqu'autre Ouvrage. Cet événement auſſi extraordinaire qu'imprévû, nous a paru d'autant plus étonnant, qu'après avoir conçu l'idée la plus avantageuſe de *Jean Jacques*, que nous regardions comme le créateur de ſes Ouvrages, nous n'aurions jamais imaginé qu'il fit imprimer une de ſes productions dont le ſujet n'eut pas été tout-à-fait de ſon invention (*).

(*) Le projet de Paix perpétuelle, extrait de M. de Saint-Pierre, eſt preſqu'entierement

Ayant parcouru toutes *ſes Lettres*, nous ne nous occupâmes plus qu'à nous éclaircir de la vérité que nous oſons publier aujourd'hui. C'eſt pourquoi nous avons cherché avec attention dans tous nos Livres, & ne trouvant pas l'objet de nos déſirs, nous commencions à nous rebuter; lorſque jettant les yeux ſur pluſieurs Manuſcrits que le haſard nous préſenta, nous vîmes avec joie que nos ſoins n'étaient point perdus en nous ſaiſiſſant d'un Manuſcrit Allemand où était renfermée cette Comédie, & dont l'intitulé (*le nouvel Abailard*) ne fit que nous convaincre de la fidelité de notre mémoire.

Une découverte ſi précieuſe ne devait pas reſter dans l'oubli, & elle devenait trop intéreſſante

---

de Rouſſeau, par le coloris & la maniere neuve avec laquelle il l'a traité.

pour en demeurer là. Nous examinâmes avec avidité notre manuſcrit, & les noms de *Baron d'Etange*, de *Julie*, de *Milord Bomſton*, de *Wolmar*, d'*Orbe*, de *Claire*, &c. eſt ce qui nous frappa d'abord à la premiere page, & ce qui acheva de nous confirmer dans notre ſoupçon. Le Roman de *la nouvelle Heloïſe* pourrait donc avoir été fait d'après cette Comédie, à moins que cette Comédie n'ait été compoſée ſur les mêmes circonſtances qui ont donné lieu au Roman de *Jean Jacques*. Nous n'oſons décider.

Quoi qu'il en ſoit, dans l'eſpérance que ce drame comique ſera reçu avec plaiſir du Public, qui aime à s'inſtruire des moindres événemens qui ſurviennent dans la littérature, nous lui en donnons la traduction. Le peu de temps que nous avons mis à ce travail, nous fait prier le Lecteur

d'avoir égard aux fautes qui ſe ſeront gliſſées, ſoit dans la traduction, ſoit dans l'impreſſion; nous convenons même, de bonne foi, qu'il y a eu de certaines phraſes Allemandes que nous n'avons jamais pu rendre en français, ſans gâter preſque le ſens de l'Auteur; nous y avons ſuppléé de notre mieux; & ſi nous avons un peu défiguré notre Original, ce n'eſt point par l'ambition de le ſurpaſſer. Nous avons traduit avec le plus d'exactitude qu'il nous a été poſſible, & nous n'avons été infideles dans quelques endroits que malgré nous. Ce qui nous raſſure, eſt qu'il en eſt ainſi de toutes les langues, & qu'un Traducteur, quelque lettré qu'il ſoit, n'entend jamais la langue qu'il traduit, comme ſa naturelle. Nous nous croyons encore obligés d'avertir que nous avons cru bien faire, d'anagramatiſer

le nom d'*Auſouſer* en celui d'*Oſaureus*, le premier nous ayant paru trop dur pour la prononciation françaiſe. L'anagrame de ce nom eſt flatteur, pour le perſonnage d'un Précepteur, puiſque par licence (*), il pourrait ſignifier *Bouche d'Or.* Pluſieurs perſonnes mal intentionnées pourraient, par la même licence, traduire *Os aureus*, autrement, tant pis pour elles ; notre intention n'eſt pas de nuire, elle eſt au contraire d'éviter les perſonnalités ſouvent offenſantes.

L'Auteur de cette Comédie, eſt *Iſaac Rabener*; il était parent du célèbre *Rabener*, connu par ſes *Satyres* & par ſon Roman de la *Double Beauté*, dont il parut une traduction françaiſe, imprimée à Paris en cinq volumes in-12,

(*) *Os aureus* ne peut ſignifier bouche d'Or, os étant du neutre, il faudrait qu'il y eût *Os aureum*; auſſi eſt-ce par licence qu'on traduit ces mots ainſi

il y a environ dix ans.

Selon toutes les apparences, *Isaac Rabener* fit cette Piéce en 1743, sur un événement assez semblable à celui qui forme toute l'action du Roman *de Rousseau*.

Dans les différentes Critiques (*) qui ont paru de ce Roman, on soupçonne *Jean Jacques* en être le Héros. Nous serions assez de ce sentiment, puisque presque tous les Ouvrages de *Rousseau* sont annoncés dans ce Drame: Nous attribuons cela à l'esprit mordant de *Rabener*; cet homme ayant toujours eu le génie aussi satyrique que son parent, & il aurait fait autant d'honneur à la Nation Allemande, s'il eût vécu aussi long-temps.

Voici comme cette Comédie nous est tombée entre les mains.

(*) Lettres de M. de Ximenes, à M. de Voltaire, in-8°. de 32 pages.

Prédiction tirée d'un vieux manuscrit, 12. de 16 pages.

Un jeune Ruſſien de qualité, faiſant ſon tour de France, vint réſider à Paris ſur la fin de 1743. Il aimait les Belles-Lettres, & fit connaiſſance avec nous. Il ne manquait jamais de nous faire part des Nouvelles Littéraires de la Suiſſe & de l'Allemagne. Un de ſes amis, demeurant à Berne, & dont il avait toute la confiance, lui envoya cette Piéce Allemande manuſcrite, qui dès ce temps faiſait beaucoup de bruit dans ces Pays & aux environs. Il aſſura qu'elle avait eu un grand nombre de repréſentations, & qu'on n'avait diſcontinué de la jouer, que parce que les Comédiens venaient de recevoir des ordres de leurs ſupérieurs, qu'on ſoupçonnait avoir été obtenus par M. *le Baron d'Etange*; ce Seigneur étant fort conſideré dans ſon Pays. C'eſt peut-être par la même raiſon que cette Comé-

die ne fut pas imprimée dans le temps.

Nous ne fréquentons pas assez les Spectacles pour décider si elle serait ici susceptible d'un grand succès. Ce que nous sçavons, c'est que les régles du Théatre y sont bien observées, & que *Rabener* entendait parfaitement la marche d'une Comédie, puisqu'il ne s'est point écarté des loix prescrites par les Maîtres de l'Art, qui sont, l'unité de lieu, de temps & d'action. Comme notre Russien fut obligé de partir de cette Ville pour achever son voyage, il nous laissa son Cabinet, composé d'excellens Livres, tous choisis, & sur tout de plusieurs Manuscrits, dont la plus grande partie était en langue Allemande. Ce qui nous obligea d'apprendre cette langue, ne voulant faire part à qui que ce soit de ces Ouvrages, les regardant

comme des morceaux précieux, & dont on pourrait faire uſage par la ſuite. Cette Comédie en eſt un exemple. D'autres auraient peut-être jettés tous ces Manuſcrits Allemands au feu, & cet événement nous prouve qu'ils auraient mal faits.

PERSONNAGES.

LE BARON D'ETANGE.

JULIE, *Fille du Baron d'Etange.*

MILORD BOMSTON,
DE WOLMAR,
D'ORBE,
} *Amis du Baron d'Etange.*

CLAIRE, *Couſine & Amie de Julie.*

OSAUREUS, *Précepteur de Julie & de Claire.*

La Scene eſt dans le Château du Baron d'Etange.

OSAUREUS

OSAUREUS,

OU

LE NOUVEL

ABAILARD,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LE BARON D'ETANGE, JULIE.

LE BARON.

C'Est aujourd'hui, ma fille, que doit arriver M. de Wolmal votre futur époux. . . . mais pourquoi vous troubler ainſi quand je vous parle ? . Mon retour, loin de vous chagriner, doit vous

être agréable, & la nouvelle d'un mari que je vous annonce ne peut que flatter le cœur d'une jeune fille..

JULIE.

Mon père...

LE BARON.

S'il faut vous parler à cœur ouvert, Julie, je n'ai point été touché de l'accueil que vous m'avez fait à mon retour... Je ſoupçonne qu'Oſaureus vous aura donné des mauvais conſeils... & ſous prétexte d'être votre maître...

JULIE.

Ah! mon père! ſi vous connaiſſiez ce jeune homme, vous penſeriez tout autrement de lui. Il a trop d'eſprit, il eſt trop prudent pour jamais manquer à ce qu'il vous doit.

LE BARON.

Cela peut être; je vous préviens cependant de quitter cet air froid & mélancolique, lorſque vous verrez

M. de Wolmar. Souvenez-vous, ma fille, que je dois la vie à l'époux que je vous donne, & que je ne m'acquitte pas encore en vous uniſſant à lui.

JULIE.

Mon père...

LE BARON.

Je ſçais tout ce que vous pouvez me dire au ſujet de cet hymen.. Ce gentilhomme n'a pas de fortune, mais il eſt vertueux, & il m'honore beaucoup d'accepter mon alliance. Si vous n'avez pour lui aucune inclination, elle viendra avec le temps.

JULIE.

Il faudra bien, mon père, me contraindre, pour ne pas vous déſobéir : cependant ſi vous vouliez...

LE BARON.

Si je voulais, vous en aimeriez mieux un autre que lui... n'eſt-ce pas ce que vous alliez me dire?...

C'eſt ce que je ne veux pas, moi. Votre mère, avant ſa mort, m'a inſtruit de l'inclination que vous aviez conçue pour Oſaureus, qu'elle-même a eu la faibleſſe d'introduire dans ma maiſon pendant mon ſéjour à Berne; & loin d'employer ſes ſoins à vous inſpirer des ſentimens de vertu & d'honneur, Oſaureus a violé les droits d'hoſpitalité, en tâchant de vous ſéduire, & peut-être... mais je me tais... Je viens de lui ordonner de ſe retirer de chez moi, & de chercher fortune ailleurs.

JULIE, *troublée.*

Ah Ciel!... gardez-vous, mon père, de ſoupçonner ma conduite, & loin de ternir ma réputation, c'eſt à vous de la conſerver. Vous chaſſez Oſaureus avec infamie, tandis qu'il n'a jamais eu pour moi que des intentions ſages & reſpectueuſes, & j'oſe vous dire que je ſuis malheu-

reuſe de ne pouvoir conſerver que de la reconnaiſſance, pour un homme qui a paſſé ſa plus grande jeuneſſe à mon éducation. Car, ſans lui, queſçaurais-je...

LE BARON.

Il me paraît que vous avez beaucoup profité de ſes leçons. Julie, l'éloge que vous me faites de votre maître me devient ſuſpect, & vous me parlez de lui, de façon à me faire entendre que vous ne le haïſſez pas.

JULIE.

Pourquoi le haïrais-je,.. il ne m'a jamais fait de mal...

LE BARON.

Oſez l'aimer, & nous verrons... Un homme de rien, ſans aveu, ſans biens, ne peut que vous deshonorer; & c'eſt vous avilir que d'y penſer encore.. Ne me faites point parler d'avantage ſur ſon compte; j'en ſçais

plus que je n'en dis... Vous épouſerez, dès ce ſoir, M. de Wolmar. C'eſt plûtôt un ami que je vous donne qu'un époux : c'eſt un homme prudent & éclairé, & l'affaire une fois terminée vous m'en remercierez. Ma réſolution eſt priſe, & je veux qu'elle ſoit exécutée... Vous m'entendez, il ſuffit. Je vous laiſſe : faites vos réflexions. Songez que c'eſt votre avantage que je cherche... Adieu, Julie ; ſoyez ma fille.

SCENE II.

JULIE.

INfortunée Julie ! tu ſeras la femme de Wolmar ? Que deviendront donc tes ſermens ? Que deviendra ton doux ami, ton cher Oſaureus ? Grands Dieux ! que ne faiſiez-vous naître mon amant avec moins d'eſ-

prit, mais avec plus de fortune & de qualité.. Père barbare ! tu me vends donc ſans conſulter, ni mon inclination, ni la nature. Si Oſaureus eſt ſans biens, n'eſt-il pas honnête & ſage ? Et mon père le renvoie, & c'eſt ſon amante qui en eſt la cauſe. Ah ! malheureux Oſaureus ! comment détournerai-je le coup qui va te frapper ? je l'apperçois... Ciel ! qu'il eſt accablé !

SCENE III.

JULIE, OSAUREUS.

OSAUREUS.

Sçais tu, mon aimable Julie (je prononce, peut-être ton nom pour la dernière fois) ſçais-tu, dis-je, que je ne pourrai plus te voir... Ton père !.. ah le cruel ! lui ſeul fait notre malheur. Il m'a congedié, & m'a

remercié ce matin, avec une ironie insultante, de tous les soins que j'ai pris à ton éducation.. Je sens, ma chère, tout le poids d'un ordre si barbare; l'heureux de Wolmar va jouir du bonheur de te posséder... Bonheur auquel j'attachais toutes mes espérances!

JULIE.

Mon père, qui me quitte à l'instant, vient de me donner le coup de la mort, en m'annonçant ce M. de Wolmar, que je ne pourrai jamais aimer comme toi. Je le sens, mon ami: toi seul a mon cœur; mais mon père est le maître de ma destinée.. Quel que soit mon époux, je n'aurai pas le même agrément avec lui que j'aurais eû avec toi. On le dit pourtant honnête homme, & d'un caractère sociable.

OSAUREUS.

Il est donc des mortels heureux!

Pourquoi le même hasard qui a favorisé M. de Wolmar, en sauvant la vie à ton père, ne m'a-t-il pas favorisé de même ? Je serais ton époux, Julie ! ah ! cet espoir aurait fait les délices de ma vie : Mais quoi ! les sermens que tu m'as fait, tu vas donc les violer. Ce baiser délicieux que je reçus de toi dans le bosquet, qui nous transporta tous deux, tu me l'avais donné comme un gage..

JULIE.

Que me rappelles-tu ? ta Julie enfreindre ses sermens ! ah ! mon tendre ami, je te le jure encore ; de Wolmar n'aura jamais le cœur que je t'ai donné.

OSAUREUS.

Qu'entends-je, ma Julie est encore à moi ; je sens renaître dans mon ame l'espérance que j'avais perdue... Tendre amie, c'est dans le comble du malheur que l'amitie

devient plus vive, & c'eſt dans ces momens qu'on connaît le faux amour d'avec le véritable.. Pardonne à mon égarement. . Ai-je pu te ſoupçonner un moment ? L'ami de Julie ne veut d'autre bonheur que celui d'être aimé de celle qu'il adore. Que ce baiſer (*il lui baiſe la main*) ſoit pour toi le gage de l'amour que je reſſens. Que ne puis-je avoir ma bouche collée ſur cette chair adorable : Ma douce amie, c'eſt par toi que je ſens que j'exiſte. Si j'étais le maître du monde, je voudrais que l'univers te ſoit ſoumis.

JULIE. *Vivement.*

J'entends quelqu'un.... levez-vous, Oſaureus. Milord Bomſton vous aura vû dans cette poſture : Nous ſommes perdus, d'autant plus que je n'ai jamais voulu écouter l'amour qu'il a pour moi. Malgré

ſes biens & ſes qualités, il ne te vaut pas encore.

SCENE IV.

JULIE, MILORD BOMSTON, OSAUREUS.

MILORD, *en extaſe.*

VOus voilà tous les deux bien raiſonnables.. On ne peut être plus ſage; mais c'eſt depuis un moment, car je vous ai vû; & M. le Précepteur ne s'acquitte pas mal des leçons qu'il vous donne.. Je ne ſuis parbleu plus ſurpris de la froideur de Mademoiſelle à mon égard. Il eſt inutile, Julie, que je vous importune davantage; j'aurois cru cependant que mes ſoins reſpectueux, ma qualité de Lord & les biens que je poſſede en Angleterre auraient

fait quelques impreſſions ſur la fille du Baron d'Etange.

JULIE.

Sachez mes ſentimens, Milord : vous connaiſſez ma faibleſſe ; j'aime Oſaureus. Que me ſervirait-il de le nier ? Il n'a pas vos biens, encore moins vos qualités ; mais ces rangs & ces qualités donnent-ils de l'amour ? Loin de m'en vouloir, ſi je n'ai pas écouté favorablement les propoſitions que vous m'avez faites, & qui me faiſaient trop d'honneur ; ſoiez vous-même mon juge. Pour tous les avantages que vous me faiſiez, vous me demandiez mon cœur : pouvais-je vous donner un bien dont j'avais déjà diſpoſé.

MILORD.

Tant de franchiſe me charme, & tant de conſtance m'enchante. Aimez-vous mes enfans : je ne trou-

blerai pas votre bonheur. C'eſt un effort que je me ferai. J'en boirai une bouteille de vin de plus.

OSAUREUS.

Ah Milord ! l'amour a bien unis nos cœurs ; mais c'eſt pour nous rendre malheureux l'un & l'autre, puiſqu'il faut nous ſéparer pour jamais.

MILORD.

Vous ſéparer ! Quelle énigme eſt cela ? . . J'entends, j'entends, le Baron s'eſt apperçu de quelque choſe entre vous deux ; &. .

JULIE.

Non, Milord, je ne le crois pas ; . mais il peut s'en douter. Ce qui met le comble à nos maux, c'eſt qu'il veut que j'épouſe aujourd'hui M. de Wolmar.

MILORD.

De Wolmar ! ah ! ah ! j'étais bien loin de vous, Julie, lorſque j'y pen-

ſais. Je ſens bien à préſent que vous ne m'auriez pas été accordé. Heureuſement pour moi que je n'ai pas pris beaucoup d'amour : je m'en conſolerai plus facilement.. Mais de Wolmar, n'eſt-ce pas ce Gentilhomme qui a dit-on ſauvé la vie à votre père ?

JULIE.

Oui Milord :

OSAUREUS.

C'eſt lui-même.

MILORD.

Ecoutez donc mes enfans : je commence à vous plaindre. Entre nous le Baron n'a pas tort. Je ſuis même de ſon ſentiment. J'aime les gens qui ont de la nobleſſe dans l'ame. On ne ſçaurait trop avoir de la reconnaiſſance pour celui à qui nous ſommes redevables de la vie.

OSAUREUS.

Vous penſez bien, Milord ; mais

faut-il pour cela sacrifier sa fille, forcer son inclination ? Les pères ne font jamais attention qu'à leur intérêt ou qu'à leur ambition : ils ne songent point du tout au bonheur de leurs enfans, lorsqu'il les marient. S'ils disaient en eux-mêmes, c'est ma fille ou mon fils qui se marie, & non pas moi ; bien des accidents n'arriveraient pas, & presque tous les mariages se feraient, guidés par l'amour & par l'inclination. Le Baron avait tant d'autres moyens de reconnaître le service que lui avait rendu M. de Wolmar, sans immoler sa fille à sa reconnaissance : s'il l'avait consulté encore avant que de la promettre ? N'était-ce pas dans la règle ?

MILORD.

Voilà bien un langage d'amoureux : peste ! j'entrevois que tu raisonnes assez juste, & je blâme le

Baron d'avoir été ſi vîte en cette affaire... Tu as de l'eſprit, du bon ſens, & tu entends bien tes intérêts.

OSAUREUS.

Ne croyez pas que je parle pour moi. Non Milord; le ſort de mon amie eſt ce qui me fait agir : hélas ! ſi je ſçavais Julie auſſi heureuſe avec cet homme qu'elle l'aurait été avec moi, je quitterais ces lieux ſans regrets. Combien voit-on d'hymens malheureux ! Quoi ! s'épouſer ſans ſe connoître, ſans s'aimer. Ah ! ma Julie, tu ſentiras que perſonne ne t'aimeras jamais comme ton amant. Sans doute que ſi j'étais fortuné, & que j'occupaſſe quelques rangs diſtingués dans le grand monde, le Baron ne te refuſerait pas à mon amour ; mais je n'ai que mon cœur, il n'a pour tout bien que de la vertu, de l'honneur, & ces avantages me tiennent lieu de tou-

tes ces richeſſes, qui n'ont de réels que la poſſeſſion.

Les biens & les grandeurs n'ont que de vains appas,
Puiſque tant de mortels ne s'en contentent pas.

MILORD.

A t'entendre, mon ami, je te croirais philoſophe; là, dis-moi, tu l'es un peu.

OSAUREUS.

Milord, ſi la philoſophie rend l'homme vertueux, je vous aſſure que je ſuis un de ſes enfans, & qu'elle m'a toujours ſervi de règle.

MILORD.

Où as-tu puiſé tant de profondeur & de ſcience? Ne me cache pas tes talens; je puis te rendre quelque ſervice, ſoit ici, ſoit ailleurs. je ſçais bien que Julie n'a pas perdu ſon temps avec toi. Pardonne à ma curioſité; mais je commence à m'intéreſſer en ta faveur.

JULIE *à Osaureus.*

Milord peut nous obliger ; parles mon ami.

OSAUREUS.

Milord m'honore beaucoup assurément : n'allez pas croire cependant qu'il y ait de la présomption dans ce que je vais vous dire.

MILORD.

Je n'ai garde.. si tu n'es pas humble, tu le parais du moins.

JULIE.

Dis tout ce que tu sçais... Vous allez voir, Milord, si j'ai mal placé mon cœur.

OSAUREUS.

Julie prononce, & j'obéis. J'ai peu de talens, Milord. Après avoir fait mes études, j'appris la langue Italienne & la musique ; j'acquis même beaucoup de perfection dans la composition, & je sçais suffisamment de tout cela pour l'enseigner.

MILORD.

Si tu ſçais la muſique, tu ſçais chanter, ſans doute.

JULIE.

Oui Milord; il chante avec harmonie & avec beaucoup d'ame.

MILORD.

Sçavez-vous bien, Julie, que ce garçon là eſt très-modeſte... S'il chante ſi bien, & qu'il compoſe de la muſique, qu'il fredonne ici un petit air de ſa façon. Je ſuis un peu connaiſſeur dans cet art.

OSAUREUS.

Volontiers. Milord veut-il de la muſique Françoiſe ou de l'Italienne.

MILORD.

Peu m'importe : chante comme tu voudras. Lorſque la muſique eſt bonne, elle me plaît toujours. Que les paroles ſoient françaiſes au moins.

OSAUREUS,

Si Julie voulait m'accompagner ſur ſa guittare, Milord en ſerait plus flatté.

JULIE.

Avec plaiſir, elle eſt juſtement ſur cette table.

MILORD.

Vous êtes bien complaiſante, Julie.

OSAUREUS *chante, & Julie l'accompagne.*

AIR : *Quand on ſçait aimer & plaire, &c.* (1).

Vivre auprès de ce qu'on aime,
Et contenter ſes deſirs;
Ah! c'eſt la volupté même!
Rien n'égale ces plaiſirs.

Dans ſon obſcure chaumière
Le Villageois vit heureux:
Il jouit dès qu'il eſpère;
Rien ne s'oppoſe à ſes feux.
Vivre auprès, &c.

(1) Cet air eſt tiré du Devin de Village, Opera-Ballet de J. J. Rouſſeau, Auteur de la muſique & des paroles.

Et moi que l'amour enflamme,
Je n'ai plus le moindre eſpoir.
Je perds l'ame de mon ame;
J'en mourrai de déſeſpoir. *Bis.*

Vivre auprès de ce qu'on aime
Et contenter ſes déſirs;
Ah! c'eſt la volupté même!
Rien n'égale ces plaiſirs.

MILORD.

C'eſt fort bien, & je ſuis ſi content de toi, que je renonce déſormais à ta Julie. Je vais même parler en votre faveur au Baron. Soyez tranquille, mes enfans. S'il veut des biens pour ſa fille, je vais lui propoſer la moitié des miens, que je donnerai, s'il le faut, pour faire votre bonheur commun.

OSAUREUS.

Que de bonté! Que de généroſité dans un rival!

MILORD.

Fy donc, ce mot me revolte: moi

ton rival ! Vas, vas, je ne le ſuis plus; je ſuis ton ami, & tu vas en avoir des preuves.

JULIE.

Nous ne comptons plus que ſur vous, Milord, pour engager mon père à conſentir à notre union.

MILORD.

Laiſſez-moi faire.. Je veux éblouir le Baron par mes promeſſes.

JULIE.

Mon père eſt ſi entier dans ſes réſolutions, que je crains bien que votre démarche ne ſoit vaine.

OSAUREUS.

Ma tendre & douce amie, laiſſez agir Milord. Il a beaucoup de pouvoir ſur le Baron votre père, & j'eſpere tout de cette viſite.

On entend une cloche ſonner.

JULIE.

Voilà qu'on ſonne le dîner : il faut nous ſéparer, mon bel ami.

MILORD.

Cette cloche ſonne fort à propos. Je vais demander à dîner au Baron ; c'eſt une occaſion que je ne veux pas échapper. Entre la poire & le fromage je parlerai de vous :

JULIE.

Et toi, mon cher ami, tu ne peux plus me ſuivre : mais ſi tu veux monter à ta chambre dans un moment, je t'y ferai porter la moitié de mon dîner.

OSAUREUS.

Hélas ! je n'ai guères d'appetit, Julie, & je te ſuis très-obligé.

JULIE.

Donnez-moi la main, Milord.

MILORD, *à Oſaureus.*

Ne t'inquiéte pas, tu ſeras bientôt heureux ; c'eſt moi qui te le prédit ; à moins que tu ne faſſes quelque ſottiſe.

JULIE.

Il n'en eſt pas capable.

Milord & Julie ſortent.

OSAUREUS *ſoupirant*

Où eſt le temps où je donnais la main à ma maîtreſſe, pour la conduire à table.

SCENE V.

OSAUREUS, *rêveur, & ne parlant que par intervalle.*

MAlheureux amant! .. heureux de Wolmar! .. Que dis-je ? Il n'eſt pas encore l'époux de ma maîtreſſe, & Milord.. Vaine eſpérance.. Que fera-t-il ? Ah! s'il m'obtenait, Julie! je voudrais qu'il me fut poſſible de lui faire part de mon bonheur... Non, je n'en ſerais pas jaloux... Inſenſé! que dis-tu ? Tu abandonnerais les charmes de ta Julie dans les bras

bras d'un autre.. Ah! ciel! détourne de moi ce penſer! Quelques bienfaits que Milord Bomſton me faſſe, ce n'eſt pas à ce prix que je les reconnaîtrais : Amour, amour, favoriſe nos vœux ; faut-il que l'hymen ſépare ce que tu as unis ? Il eſt de ta gloire d'éloigner de Wolmar de ces lieux ; & toi, Ciel que j'implore, répands un voile trompeur ſur les appas de ma Julie ; que de Wolmar, en la voyant, conçoive de la haine pour elle.. C'eſt envain que je leur adreſſe mes plaintes ; ni le Ciel, ni l'amour ne m'écoutent. Julie ſera toujours charmante aux yeux de tous les hommes ; de Wolmar ſera ſon époux, & je ſerai ſeul la victime. Fatale prédiction! infortuné! il ne me reſte plus que de tenter quelque projet qui puiſſe me procurer ce que je ne puis attendre du Ciel que j'invoque... Amour, c'eſt à toi

que j'ai recours : en ne m'abandonnant pas à mon déſeſpoir, je ne ſerai pas tout-à-fait malheureux... Quelqu'un vient, c'eſt Claire, c'eſt l'amie de ma Julie, des inſéparables. C'eſt un autre elle-même. Ah ſi j'avais adreſſé mes vœux de ſon côté, j'aurais peut-être été plus heureux !

SCENE VI.

CLAIRE, OSAUREUS.

CLAIRE.

JUlie vient de me dire que je vous trouverais ici, pour vous avertir qu'elle a eu le ſoin de vous faire préparer à dîner dans votre chambre.

OSAUREUS.

Claire, un amant malheureux ne ſonges guères à manger, & je ne

dînerai pas : l'amour qui me devore me nourrit ſuffiſamment.

CLAIRE.

Quand vous ſerez triſte, il n'en ſera ni plus ni moins. M. le Baron vous congedie ; j'en ſuis fâchée : & s'il avait conſulté ma couſine & moi, cela ne ſerait pas arrivé. Ma couſine vous aime tant, & moi qui ne vous hait point, j'aurais tâché d'empêcher ce malheur. . Sçavez-vous bien auſſi que vous êtes trop aimable, & que vous avez trop d'eſprit pour un Précepteur.

OSAUREUS.

Que me ſert d'être aimable, & d'avoir de l'eſprit ? J'en veux à la nature de m'avoir comblé de ſes dons. Sans eux je n'aurais point plû à ma Julie, & je ſerais plus content de mon ſort ; mais un autre mortel va poſſeder ſes charmes ! un étranger ! un homme, qui, peut-être la rendra

malheureuſe! C'eſt-là ce qui me déſeſpère. Ah, Claire!

CLAIRE.

Vous êtes jaloux, notre maître, ou je ne m'y connais pas. Cela n'eſt cependant pas d'un homme d'eſprit. Vous tenez un peu des Genevois..

OSAUREUS.

Jaloux! je me fais un honneur de l'être. Oui, Claire, on n'eſt jamais jaloux que de ce qu'on aime véritablement; c'eſt cette paſſion qui nous fait connaître l'amour.. Tu ne ſçais rien.. car tu ne parles pas.. Que dit-on de moi?

CLAIRE.

Je n'ai entendu parler perſonne, ſi ce n'eſt que les domeſtiques ne ſont pas fâchés de ce que vous ſortez; après eux & M. le Baron; toute la maiſon eſt pour vous.

OSAUREUS.

Ne peux-tu pas me rendre aucun ſervice auprès du Baron ; c'eſt ton parent ; il t'aime tendrement ; peut-être que tes avis. . .

CLAIRE.

Je voudrais vous obliger, mon cher maître, car votre état me touche. J'ai pourtant fait avertir Monſieur d'Orbe de venir ici dans cette intention.

OSAUREUS.

M. d'Orbe pourrait nous obliger ! & comment ?

CLAIRE.

Il eſt intimement lié d'amitié avec le Baron ; c'eſt mon futur époux, & j'eſpere qu'à ma priere il parlera pour vous.

OSAUREUS.

Que d'obligation ne t'aurai-je pas ? Ah Claire ! tu me rends, toi ſeule, l'eſpérance que j'avais perdue. . .

CLAIRE.

Voici fort à propos M. d'Orbe.

SCENE VII.

D'ORBE, CLAIRE, OSAUREUS.

CLAIRE, *à M. d'Orbe.*

IL faut, Monsieur, que vous ayez eû quelqu'affaire, pour n'être pas venu aussitôt que je vous en ai fait prier.

D'ORBE.

Je quittais tout pour me rendre à vos ordres, aimable Claire, quand un importun m'est venu amuser, pour me remettre une lettre d'un de mes amis, par laquelle on me priait de parler pour le porteur au Baron, dans le cas qu'il voulût prendre un autre précepteur.

OSAUREUS.

Ah Ciel ! à peine une place eſt-elle vacante, qu'un autre s'empreſſe à la remplacer !

CLAIRE.

Avez-vous fait réponſe ?

D'ORBE.

Oui ; .. je lui ai dit de repaſſer demain à la même heure.

CLAIRE.

Vous avez bien fait, & demain vous lui direz, s'il revient, que M. le Baron ne veut plus de Précepteur dans ſa maiſon.

D'ORBE.

Qu'en ſçavez-vous, Claire, le Baron s'eſt-il expliqué là-deſſus ?

CLAIRE.

Non.. mais M. Oſaureus, que Julie & moi voulons conſerver le plus que nous pourrons, n'en déſirons point un autre.

D'ORBE.

Il eſt fâcheux pour Monſieur, de n'avoir pas été prévenu plutôt..

OSAUREUS.

Mademoiſelle aurait une grace à vous demander, Monſieur, à mon ſujet.

D'ORBE,

Une grace de moi! .parlez, Claire, vous héſitez. Je vous l'accorde d'avance. Prononcez..

CLAIRE.

Mon cher M. d'Orbe, vous êtes l'ami de M. le Baron; intéreſſez-vous en faveur de Monſieur. Le ſéparer de Julie, c'eſt vouloir ſa mort & celle de ma couſine. Ils s'aiment tous les deux ſi tendrement!

D'ORBE.

Je n'ai pas compris, il eſt vrai, les raiſons que le Baron a eû de ſe comporter ainſi, vis-à-vis d'un ſi

galant homme tel que me paraît Monſieur.

OSAUREUS.

Mademoiſelle peut vous en inſtruire... Permettez, Monſieur, que je me retire. Ma modeſtie ſouffrirait un peu trop ſi je reſtais ici. Je laiſſe la liberté à Mademoiſelle de parler. Je me recommande à vos ſoins; ſoyez au nombre de nos amis, & conſervez-moi Julie...

Il ſort.

SCENE VIII.

D'ORBE, CLAIRE.

D'ORBE.

IL faut que votre amie ait conçue une violente inclination pour ce jeune homme.

CLAIRE.

Jamais je n'ai vû d'amans comme

eux.. & le moyen qu'une fille ne tombe pas dans le piége que l'amour lui dreſſe, quand elle a tous les jours devant ſes yeux un jeune homme plein de mérite & de charmes. Oſaureus raiſonne ſi juſte, il écrit ſi bien.. Il faut lire, pour le ſçavoir, les lettres qu'il a adreſſées à Julie. Je veux vous procurer ce plaiſir; il ne fallait plus que ces lettres-là pour nous tourner la tête, & le faire paſſer à nos yeux pour un grand homme. Auſſi nous a-t-il bien promis d'en faire, par la ſuite, un Roman.

D'ORBE.

Son idée n'eſt pas mauvaiſe. Ces lettres intéreſſent toujours, & vous me ferez plaiſir de m'en procurer la lecture.

CLAIRE.

Avant, je vous prie, de fléchir M. le Baron pour eux: l'amitié qui vous

unit à lui me donne de l'eſpérance pour nos amans.

D'ORBE.

Je voudrais que votre amie ſoit heureuſe ; & je parlerai à ſon père. Je blâme cependant Julie de s'être attachée ſi fortement à ſon Précepteur. Elle ſçait qu'il n'eſt pas de famille, & qu'il eſt ſans fortune..

CLAIRE.

Oui ; mais Julie a du bien ſuffiſamment pour deux.

D'ORBE.

Il eſt vrai ; & ce mot me ferme la bouche.. Je vais à l'inſtant faire enſorte de faire rentrer en grace Oſaureus, & reconcilier Julie avec ſon père.

CLAIRE.

Que vous m'obligerez ! quand ce ſerait pour moi, vous ne me feriez pas plus de plaiſir ; car j'aime Julie,

pour le moins autant que vous.

D'ORBE.

C'eſt bien flatteur pour moi ; c'eſt-à-dire que ſi Julie changeait de sèxe, & que cela ſe pût, vous l'épouſeriez.

CLAIRE.

N'en doutez pas. Elle a tant d'eſprit, elle eſt ſi bonne, & elle aime tant à rendre ſervice, que la moindre de ſes actions eſt admirable.

D'ORBE.

Je conviens qu'elle poſſede toutes ſes qualités : vous avouerez cependant qu'elle a abuſé de ſa bonté envers ſon Précepteur ; & malgré ce que vous pouvez me dire, je n'approuve pas l'inclination qu'elle a pour Oſaureus. Il ſuffit pourtant qu'elle l'aime, & qu'elle ſoit votre amie pour que je me mette en quatre pour elle. Le Baron eſt-il chez lui ?

CLAIRE.

Il va ſe mettre à table. . Mylord Bomſton dîne avec lui. Si j'en dois croire Julie, il parlera auſſi en faveur d'Oſaureus ; joignez-vous a ſes inſtances. . Vous les trouverez certainement enſemble.

D'ORBE *s'en allant.*

Je cours les joindre... (*il revient*) Voilà un étranger... Je crois qu'il cherche à vous parler.. (*à l'Inconnu.*) Entrez, Monſieur. *Il ſort.*

SCENE IX.

DE WOLMAR, CLAIRE.

DE WOLMAR, *à part.*

CEtte Demoiſelle eſt, ſans doute, de la maiſon : demandons-lui où eſt l'appartement de mon ami. (*haut*) Excuſez ſi j'interromps la con-

verſation que vous teniez avec le Monſieur qui ſort d'ici... Mais je vous prie, Mademoiſelle, de m'enſeigner l'appartement de M. le Baron d'Etange.

CLAIRE.

Le voici...

DE WOLMAR.

Eſt-il chez-lui ? Mademoiſelle.

CLAIRE,

Oui, Monſieur, il dîne..

DE WOLMAR.

Il dîne, il ſuffit... Je reviendrai dans un autre moment...

De Wolmar ſort.

SCENE X.

CLAIRE.

J'AI peut-être fait une ſottiſe de laiſſer ſortir cet inconnu, ſans lui demander ce qu'il veut. M. le Baron m'en voudra de ne l'avoir pas introduit. Pour m'épargner une querelle, je ne lui dirai rien. Je viens de m'acquitter de la commiſſion dont ma chere couſine m'avait chargée. J'ai fait plus encore, en recommandant ſon amant à M. d'Orbe. Je dois actuellement ſonger à moi. L'appetit me gagne, & je ſens qu'après avoir été utile à mes amis, je ne ſerai pas inutile à table.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLAIRE *seule.*

CEt étranger m'inquiete. Je n'ai fait que penſer à lui durant tout le repas. Que voudrait-il au Baron ? Ne ſerait-ce pas celui qui déſirerait prendre la place d'Oſaureus ? Monſieur d'Orbe ſe ſera peut-être mal expliqué dans la réponſe qu'il a faite à ſon ami. Nous en ſçavons pourtant aſſez, Julie & moi, pour nous paſſer de maître, & M. le Baron eſt trop dégoûté de celui-ci pour avoir l'envie d'en réprendre un autre. Il donne à ſa fille un Epoux ; maître pour maître, il vaut encore mieux

choisir un Mari. La différence que je trouve ici, c'est que ma Cousine aimerait mieux son maître pour époux que celui qu'on lui préfére. Elle sera, je crois, obligée d'obéir.. Mais voici mon inconnu qui revient. Il me paraît bien empressé.

SCENE II.

DE WOLMAR, CLAIRE.

DE WOLMAR.

PArdonnez, Mademoiselle, si je vous suis encore importun : faites-moi la grace de me dire si M. le Baron est visible à présent.

CLAIRE.

Pas encore, Monsieur, il est au dessert.

DE WOLMAR.

Je vais attendre qu'il soit sorti de

table, si cela ne vous dérange pas.

CLAIRE.

Point du tout, Monsieur. Mais ne pourrais-je point sçavoir ce qui vous amene ici ? comme de la famille...

DE WOLMAR, *à part.*

Cette Demoiselle est de la famille ! (*haut*) Le hasard me favoriserait-il ? Et seriez-vous Mlle. la fille de M. le Baron ?

CLAIRE *à part.*

Plus j'envisage cet homme, & plus je vois que je me suis trompée. (*haut*) Non, Monsieur ; je n'ai point cet honneur. Mais Julie est mon amie, & de plus ma cousine..

DE WOLMAR, *à part.*

Si je m'informais du caractère de Julie.. comme devant être ma femme. Je ne serais pas fâché de la connaître. Profitons de l'occasion. (*haut*) Puisque Mademoiselle est de la famille ; elle n'ignore pas, sans

doute, la deſtinée que l'on prépare à ſa parente.

CLAIRE.

Non, Monſieur : c'eſt à quoi je refléchiſſais lorſque vous êtes entré. Et cet hymen.

DE WOLMAR.

Que penſez-vous de cette hymenée, Mademoiſelle ?

CLAIRE.

A vous parler franchement, je le trouve mal aſſorti. Je plains mon amie d'épouſer un homme qu'elle ne connaît pas même de vûe.

DE WOLMAR.

Je ſuis fâché, Mademoiſelle, de vous voir contraire au projet du Baron ; & comme je ſuis le maître de faire échouer ou réuſſir cette affaire...

CLAIRE, *avec précipitation.*

Auriez-vous, Monſieur, quelqu'intérêt à ce mariage, & ſeriez-

vous un homme à nous obliger?

DE WOLMAR.

Oui, Mademoiſelle : que faut-il faire? Si je puis vous être utile, parlez.

CLAIRE.

Vous connaiſſez, ſans doute, M. de Wolmar.

DE WOLMAR, *à part.*

Il faut feindre juſques au bout.

(*haut*) Puiſqu'il faut vous l'avouer, je ſuis ſon ami.

CLAIRE.

Vous ſçavez s'il viendra bientôt ici, & s'il eſt arrivé.

DE WOLMAR.

Il arrive en ce moment.

CLAIRE.

Ne ſeriez-vous pas venu enſemble?

DE WOLMAR.

Juſtement...

CLAIRE.

Ah ! Monſieur, ſa préſence en ces lieux gâterait tout ce que nous avons projetté, pour faire manquer ſon hymen avec Julie:

DE WOLMAR.

Mademoiſelle, votre couſine n'eſt donc pas prévenue en faveur de mon ami ?

CLAIRE.

Tant s'en faut. Julie eſt jeune ; elle eſt auſſi belle qu'elle a d'eſprit ; mais elle a conçue la plus forte inclination pour un tendre amant qui l'adore ; nous avons prévû que votre ami ſerait malheureux avec elle. Ainſi priez-le inſtamment de ne pas ſe rendre ici, qu'on ne lui faſſe ſçavoir, & que M. le Baron ſur-tout ne le voie pas.

DE WOLMAR.

Vous êtes perſuadée, ce me ſemble que cet hymen eſt tout-à-fait

désavantageux pour votre parente.

CLAIRE.

Très-fort ; car M. de Wolmar ne doit pas être jeune. C'est un vieux militaire approchant de l'âge du Baron, son ami ; au lieu que son amant n'est pas encore majeur.. Quelle différence !..

DE WOLMAR.

Mon ami est de mon âge..

CLAIRE *le regardant fixement.*

A votre âge on est encore mariable. Mais comme Julie aime ailleurs...

DE WOLMAR.

J'entends. Vous présumez que M. de Wolmar ne lui convient pas du tout.

CLAIRE.

Je ne dis pas cela. Un homme tel que l'on peint votre ami, a trop de bon sens & d'esprit pour ne pas faire le bonheur d'une Epouse dont

il ſçaura qu'il n'a pas tout-à-fait le cœur. Je vous conſeille même, Monſieur, de lui dire que ma couſine n'a aucun penchant pour lui ; il ſe dégoûtera en apprenant que a femme qu'on lui deſtine a une inclination formée depuis trois ans.

DE WOLMAR.

Il ſuffit, Mademoiſelle ; mon ami ſçaura tout. Faites ſçavoir ſeulement à votre couſine qu'il n'aurait pas été fâché d'avoir un entretien avec elle : dites-lui, ſur-tout que M. de Wolmar ne viendra pas ; il ſentira bien que ſa préſence ſerait de trop ici. C'en eſt fait, & le Baron ignorera...

CLAIRE.

Tenez, Monſieur, voilà juſtement ma couſine ; répetez-lui, vous-même, ce que vous venez de me dire...

SCENE III.

JULIE, DE WOLMAR, CLAIRE.

DE WOLMAR *à part.*

Ciel! qu'elle eſt aimable! Les graces ſont réunies en ſa perſonne. Hélas! faut-il me contraindre, & ne me pas découvrir?

JULIE, *ſurpriſe.*

Je croyais, ma chere amie, Oſaureus avec toi..

DE WOLMAR *à part.*

Oſaureus, c'eſt ſon amant, ſans doute.. (*il ſalue Julie*) Que d'appas! qu'elle eſt belle!..

JULIE.

Mais quel eſt ce Monſieur? Il me fixe beaucoup

DE

CLAIRE.

C'eſt, ma couſine, un ami de M. de Wolmar.

JULIE, *troublée.*

Il eſt arrivé, Claire. Ah ! mon malheur eſt au comble. Il va, ſans doute, ſe rendre ici bientôt, Monſieur.

DE WOLMAR.

Pourquoi vous troubler, Mademoiſelle... M. de Wolmar eſt arrivé, il eſt vrai, & il s'en retournera de même... Mademoiſelle votre couſine m'a inſtruit de tout, & je dois en informer mon ami...

JULIE.

Pourquoi, M. de Wolmar a t-il eu la précaution de vous envoyer ici, Monſieur ? Je ne pénétre pas ſes raiſons..

DE WOLMAR.

Il prévoyait tout le malheur qui lui arrive, & voulant prévenir M. votre père ; il comptait lui faire une

politeſſe, en m'envoyant ici pour m'informer ſi M. le Baron avait encore les mêmes ſentimens de lui donner ſa fille. Je vois bien qu'il a réfléchi très-à-propos; il vous épargne du moins une viſite qui aurait dérangé les meſures que vous avez priſes pour rompre cet hymen.

JULIE.

Mon père, Monſieur, perſiſte toujours dans les mêmes ſentimens, & je ne vois plus rien qui puiſſe m'empêcher d'être uni à M. de Wolmar, à moins que la mort....

DE WOLMAR.

Ne vous allarmez plus, Mademoiſelle; mon ami penſe trop bien, & il eſt trop généreux pour s'oppoſer à tout ce qui vous fera plaiſir... Il quittera ce ſéjour ſans parler à M. votre père.. Je vais même l'engager d'écrire au Baron, & de retirer ſa parole.

JULIE.

Cela ſera d'autant plus facile à votre ami qu'il ne m'a jamais vûe...

DE WOLMAR, *à part.*

Plût au Ciel que cela fût.. (*haut*) Il fera tout ce que je lui dirai.. Il aurait cependant fait ſon bonheur de vous plaire... Mais cela ne ſe peut. Je vais en faire part à mon ami. Adieu mes Demoiſelles... *à part.* Ah! malheureux!

CLAIRE.

Adieu, Monſieur... Quel homme!. Il paraît fâché.

De Wolmar ſe retourne deux ou trois fois en s'en allant, & ſoupire.

SCENE IV.

JULIE, CLAIRE.

JULIE.

JE ne ſçai pourquoi cet homme m'intéreſſe. Il eſt ſi pénétré de ce que je lui ai dit, qu'il ne prendrait pas mieux la choſe s'il était M. de Wolmar lui-même...

CLAIRE.

Je défie bien, ce M. de Wolmar d'être auſſi généreux que ſon ami.

JULIE.

Je t'aſſure que je voudrais connaître cet homme-là.

CLAIRE.

Il te rend un aſſez grand ſervice pour lui vouloir du bien. Il nous débarraſſe d'un mari que nous ne voulions pas; à te parler vrai, tu m'en

as l'obligation ; je lui ai tout découvert ; il en instruira à son ami qui ne mettra pas les pieds dans cette maison.

JULIE.

Ah ! Julie ; j'ai des soupçons... Si c'était lui-même... Je voudrais que cela fût...

CLAIRE.

Bon ! lui, M. de Wolmar ! tu n'y penses pas... Il n'aurait pas si bien pris la chose. Parlons de ton Amant? Quelle nouvelle !..

JULIE.

Claire ! j'ai, plus que jamais, besoin de consolation.

CLAIRE.

Tu m'effrayes ! Est-ce que ton père n'aurait pas écouté Milord Bomston.

JULIE.

Non.

CLAIRE.

Et M. d'Orbe..

JULIE.

Encore moins. Mon père s'eſt emporté contr'eux avec tant de violence, que j'ai été obligée de me retirer, craignant que ſa colère ne tombât ſur moi : j'ai écouté cependant leur converſation. Milord & M. d'Orbe s'échaufferent à leur tour ; en un mot, ne pouvant rien obtenir en faveur de mon cher ami, ils ont bû du punch & du thé, & ſont devenus les meilleurs amis du monde... J'ai entendu parler de promenade & de M. de Wolmar. Je me ſuis retirée. Mais j'appréhende qu'ils n'aillent tous les trois au-devant de lui. Voilà le réſultat de leur entretien. Oſaureus ne peut plus reſter ici, & décemment je ne peux plus le voir.

CLAIRE.

Je te plains, couſine.

JULIE.

Je n'oſerai jamais annoncer à mon Amant ſon départ.. Si tu t'en chargeais. Ah, Claire! fais-moi ce plaiſir. Je ſens que je n'en ai pas la force...

CLAIRE.

Je le veux bien. Si pourtant de Wolmar ne vient point, comme ſon ami nous l'a promis, tu peux eſpérer encore. Oſaureus ne ſçait pas cette nouvelle. J'ai plus fait à moi ſeule, que toi, Milord & M. d'Orbe. Oh! je veux que ton Amant m'en ait de l'obligation.

JULIE.

Il n'eſt peut-être plus ici : las de vivre, il ſe ſera..

CLAIRE.

Bon! ne vas-tu pas te mettre des chimères dans la tête : on s'apper-

çoit, à ton discours, que tu as lû des Romans. Les hommes d'aujourd'hui ne sont pas si bêtes. Je me rappelle, à ce sujet, un couplet de chanson qui trouve ici fort à propos sa place. Je vais te le chanter (1).

AIR : *Janneton, tout de bon, &c.*

Dans ce siècle tous les amans
Sont pour la plûpart inconstans ;
Qu'est devenu cet ancien temps ?
Ils étaient tous fidèles ;
Ils aimaient,
Ils mouraient
Souvent pour leurs belles.

Vas, vas, le temps passé n'est plus. Notre maître t'aime beaucoup, je l'avoue, & malgré son amour je gagerais bien qu'il ne donnerait pas

(1) Nous avons été contraint de substituer ce couplet, l'original n'étant pas si expressif que celui-ci.

encore ſa vie pour toi. Je t'aſſure qu'il demanderait à faire des réflexions..

JULIE.

Oſaureus eſt aſſez Philoſophe pour tout haſarder pour moi. Je ſuis ſûre que ſi je ne ſuis pas à lui, il ne ſera jamais à d'autre..

CLAIRE.

Il eſt malheureux pour lui que ſon amour ne ſoit pas récompenſé. Il eſt ſi conſtant, & il t'aime de ſi bon cœur. Jamais ton époux ne t'aimera comme lui.

JULIE.

Peins-toi l'horreur du nouvel état où je vais entrer, en comparaiſon de celui où j'étais avant le retour de mon Père. Aimer un Amant, en être adoré! Quel charme! Vivre avec un époux qu'on ne peut ſouffrir, & quitter pour lui un objet aimé; quel ſupplice! je ne puis y penſer ſans frémir.

CLAIRE.

Tu as tort de tant refléchir sur l'avenir. Tu n'es pas encore mariée; toutes les choses peuvent changer de face. S'il faut absolument que tu épouses M. de Wolmar; tu t'accoutumeras à sa façon de vivre; avec le temps on vient à bout de tout.

JULIE.

J'aime trop Osaureus... Mais le voici. Il m'aura entendu...

CLAIRE.

Non, non, il était trop loin.

SCENE V.

JULIE, CLAIRE, OSAUREUS.

OSAUREUS.

C'EN est fait, Julie, je te perds pour toujours.

JULIE.

Sçaurais-tu, mon ami?...

OSAUREUS.

Je ſçais tout. Je viens de voir ton Père embraſſer un inconnu, que je ſoupçonne être ton futur époux. Il l'entraînait même juſques dans ſa maiſon.. Ce qui m'embarraſſe pourtant, eſt que cet étranger refuſait d'y entrer. Ce n'eſt que par la violence du Baron & celle de Milord qu'il a cédé. Cet inconnu eſt, ſelon toute apparence de Wolmar, & nous ſommes perdus.

CLAIRE.

Ce ne ſont là que des ſoupçons mal fondés; car nous ſçavons qu'il ne viendra pas ici d'aujourd'hui.

OSAUREUS.

Comment le ſçais-tu, Claire?..

CLAIRE.

Parce que nous avons vû ſon ami, & l'ayant prévenu de tout ce qui ſe

passait ici, il doit en avoir instruit M. de Wolmar, qui ne s'y presentera pas.

OSAUREUS.

Quoi! Julie; il est venu ici un ami de M. de Wolmar.

JULIE.

Il n'est que trop vrai..

OSAUREUS.

Si c'était lui-même..

JULIE.

Je l'ai soupçonné dès qu'il a été parti:

OSAUREUS.

C'est certainement M. de Wolmar que ton père vient d'embrasser..

JULIE.

Que nous sommes malheureux! Il faut donc nous séparer!

CLAIRE.

C'est le parti le plus court. Les réflexions deviennent inutiles à présent.

JULIE.

Claire, Claire ! tu n'as jamais aimé. Tu ignores même ce que c'eſt que l'amour.

OSAUREUS.

Elle en eſt bien plus heureuſe. Quoi ! Julie, je ne te verrais plus ! Ah ! ma douce amie ! Ame de mon ame, mon cœur, mon tout, tu me ſerais ravie.. Hélas !

JULIE.

Si j'étais la maîtreſſe de diſpoſer de mon cœur.. Mais mon père s'y oppoſe..

OSAUREUS.

Ton père s'y oppoſe.. Crois-moi, Julie ; un père n'eſt pas le maître du ſort de ſa fille. La ſeule loi, la véritable même, eſt la nature. Ecoute-là. Elle nous a unis, ſuivons notre penchant.

JULIE.

Ciel ! qu'oſes-tu me propoſer ?

OSAUREUS.

De m'aimer toujours

JULIE.

Mon malheur eſt de te trop aimer. Mon cœur eſt tout à toi..

OSAUREUS.

Tu m'aimes, & tu veux que je te quitte ?

CLAIRE.

Cela devrait être déjà fait ; car je tremble que M. le Baron ne vous ſurprenne ici.

OSAUREUS.

Je vois bien qu'il faut partir. Croirais-tu, ma Julie, que ton père a eu l'indignité de me faire offrir des gages. A moi des gages. Je les lui ai renvoyés.

CLAIRE.

L'argent ne ſe refuſe guères pourtant ; ſur-tout aujourd'hui qu'il eſt rare.

JULIE.

Cependant tu n'as point d'argent.

OSAUREUS.

Non. Mais tant que j'aurai de l'eſpérance, je n'ai beſoin de rien.

CLAIRE.

Pour moi je n'en vois plus, mon cher maître, & j'en ſuis inconſolable.

OSAUREUS.

Mon arrêt, Julie, eſt donc tout-à-fait prononcé, ni Milord, ni M. d'Orbe, n'ont rien obtenu de ton père.

JULIE.

Il n'a rien voulu entendre; il a été inexorable.

CLAIRE.

Il faut qu'il ne vous aime guères, mon cher maître.

OSAUREUS.

Adieu Julie.. Adieu pour toujours.

JULIE

Reſte encore Oſaureus ; je ne te laiſſerai pas partir ſans argent.

CLAIRE.

Si j'oſais je vous en offrirais ; mais ce n'eſt pas à moi..

JULIE.

Prends cette bourſe, mon ami, ſerait-il décent que tu me quittes ſans recevoir quelques gages de moi ?.. Prends, je t'en conjure au nom de l'amour que tu as pour moi.

OSAUREUS.

Tu es aſſez cruelle, & aſſez mon ennemie pour me forcer à recevoir ton argent. Quelle injure tu fais à ma philoſophie. Ah ! Julie ! à ton Ami, à ton Amant, des gages !.

CLAIRE.

Des gages ! voilà bien de quoi vous offenſer. Pour un Philoſophe vous avez bien peu d'intelligence ; ces piſtoles que Julie vous donne ſont

des gages de l'amitié qu'elle a pour vous.

OSAUREUS.

C'eſt à ce titre, Julie, que je reçois ta bourſe. . Je n'y toucherai jamais que je ne ſonge à la Divinité que j'adorerai tout le reſte de mes jours. Je vais traîner une vie languiſſante. Eloigné de ce que j'aime, que veux-tu que je devienne ? Ah mon aimable Amie ! ſi l'amour te parle ſi fort pour moi ; j'oſerais te communiquer un projet qui ferait ton bonheur & le mien. . Y conſentirais-tu ?. Ah Ciel ! que cet eſpoir m'eſt agréable ! Je t'avais adreſſé un billet, dans le cas où je n'aurais pû te voir. . Je veux que tu en prennes lecture . . . (*Il cherche dans ſes poches*) Je ne le trouve pas. L'aurai-je égaré ? . Imprudent ! Mais non : je l'aurai laiſſé ſur ma table. Ah Julie ! nos moments ſont chers. . . Mon trouble

eſt extrême. . Je voudrais te parler, & je tremble.

CLAIRE.

Si ce billet eſt dans votre chambre, j'aurai bientôt fait d'aller vous le chercher. C'eſt donc à moi de vous tirer d'embarras ? Vous devez bien m'aimer, & je ſuis trop bonne ; Si je vous haïſſais tous les deux, je n'aurais pas tant de peine & de complaiſance. . . Je ſuis à vous dans la minute : vous me direz au moins ce que contient ce billet.

OSAUREUS.

Que ne te devrai-je pas. . Il eſt à l'adreſſe de l'aimable Julie d'Etange.

CLAIRE.

C'eſt aſſez.

JULIE,

Quelle amie ! Vas, vole & reviens promptement.

SCENE VI.

JULIE, OSAUREUS.

JULIE.

NOus ſommes ſeuls : tu peux me confier ton projet.

OSAUREUS.

Le haſard nous a bien ſervi ; car je ne me ſouciais guères que Claire en ſoit inſtruite.. Mais dois-je te le confier. Je crains que ma Julie offenſée.. ne....

JULIE.

Ah ! parles, cher amant ? Tu commences à m'inquietter ? Quel eſt ce projet ?

OSAUREUS.

Il eſt ſi violent, Julie, & l'amour que j'ai pour toi me tranſporte ſi cruellement, que j'ai conçu le projet de m'unir à toi.

JULIE.

Ce ſerait là l'unique objet de mes déſirs : parles, aurais-tu trouvé un moyen....

OSAUREUS.

Sans doute, & ſi tu m'aimes, tu ne dois pas héſiter à me ſuivre.

JULIE.

Que dis-tu ? L'amour égare ta raiſon.

OSAUREUS.

Ah, Julie ! J'ai prévû ton ſcrupule, & tu ne m'as jamais aimé.

JULIE.

Ingrat ! moi, ne te pas aimer ! après tout ce que j'ai fait pour toi.

OSAUREUS.

Perfide ! Si ton amour égale le mien, que riſques-tu de me ſuivre ?

JULIE.

Je riſque ma réputation, mon honneur, ma vertu ; & c'eſt toi qui veut me ravir ces titres de ſageſſe,

dont je fais toute ma gloire. Y penſes-tu bien, cher Oſaureus ?

OSAUREUS.

Si j'y penſe, aimable & tendre Julie; ſuit ton amant. Viens avec moi habiter ces déſerts, ces rochers; la plus affreuſe caverne ſerait pour moi un Palais lorſque tu l'habiterais avec ton ami. Rien, dans ces lieux ne troublerait notre amour..

JULIE.

Moi ! vivre dans des rochers, au milieu des déſerts, & parmi les bêtes féroces ! Tu me fais trembler ! Malheureuſe Julie ! Malheureux Oſaureus !

OSAUREUS.

J'ai tort, Julie ! les déſerts ne ſont pas faits pour te poſſéder. Viens à Paris, c'eſt la plus grande Ville de l'Europe, & la capitale de la France. Tous les plaiſirs naîtront ſous tes pas. Mille adorateurs de tes char-

mes s'empreſſeront de te plaire, tu n'écouteras que ton fidèle ami, & & je ſerai le mortel le plus heureux de l'Univers, en faiſant mille jaloux de mon bonheur.

JULIE.

A Paris! qu'y ferais-tu avec moi? Tu n'as pas de biens. Je ſerais à ta charge; je t'embarraſſerais plus que tu ne penſes.

OSAUREUS.

Ma Julie m'embarraſſer! Les jours que je paſſerai avec toi me ſembleront des minutes. A l'égard des biens, mettons notre confiance en la providence. Un vrai Philoſophe ne ſonge point à l'avenir. Au ſurplus je ſçai la muſique, j'en compoſe fort joliment & je la copie encore mieux. Ce ſera là mes occupations. Pour te plaire & ne te laiſſer manquer de rien, je ferai tout. Avec

l'eſprit que j'ai, . . nous vivrons avec aiſance.

JULIE.

On ne réuſſit pas toujours. Je connais tes talens, & quelques grands qu'ils ſoient, s'il faut que tu les employes pour vivre, c'eſt une pauvre reſſource.

OSAUREUS.

Mes occupations ne ſeront pas bornées là. J'ai déjà commencé un Livre *ſur l'inégalité des conditions*. C'eſt ton père, oui Julie, c'eſt lui qui m'a fait concevoir ce projet. Il te refuſe à mon amour, parce que je ne ſuis pas gentilhomme, & que je n'ai pas de bien. Pour me venger, je lui ferai voir, ſi jamais il fait la lecture de mon ouvrage, que tous les hommes ſont égaux, & qu'il n'y a non plus de diſtinction entre nous autres mortels qu'il n'y en a entre les animaux. J'écris ce livre avec un

plaiſir infini. Je veux que ton père en creve de dépit : j'y employe toute mon éloquence, & je te réponds d'un ſuccès merveilleux. Je le ferai imprimer en Hollande, d'où je tirerai une ſomme conſidérable, que je ſoumettrai à ton œconomie.

JULIE.

C'eſt-à-dire, mon bel ami, que tu joindras la qualité d'Auteur à celle de Philoſophe. Ne me diſais-tu pas, il y a un moment, qu'un Philoſophe devait être déſintéreſſé. Je trouve que c'eſt être mercenaire que de vendre ſes ouvrages un ſi haut prix : c'eſt priver le Public de les acquérir ſur le taux que le Libraire eſt obligé de les vendre pour retirer ſes frais.

OSAUREUS,

C'eſt ſon affaire, & la mienne eſt de rendre mon ouvrage parfait. Lui donner, cela ne ſerait pas juſte. Il faut

faut vivre *item* : Le Créateur ne nous a imposé la peine du travail que pour notre subsistance ; donc nous ne l'offensons pas, en tirant une lucre de nos ouvrages. Crois-moi, Julie, viens avec moi ; j'ai une idée de fortune qui ne peut m'échapper.

JULIE.

Non, je ne puis me résoudre à me séparer de mon père. Malgré son injustice, je l'aime toujours. Ce n'est pas ta fortune actuelle qui me répugne ; car si mon père voulait consentir à notre bonheur, je serais en reconnoissance, la première à me jetter à ses genoux.

OSAUREUS.

Ton père est un barbare. Sans sentimens, sans égards, il te marie.. Et toi, Julie, tu ne m'aimes plus. Rien ne me le dît. Tu m'as trompé par une apparence de sentimens que tu n'avais pas. Après ce que je

veux faire pour t'engager à me ſuivre, tu appréhendes d'être malheureuſe avec moi.. Moi, qui m'expoſerais aux tourmens les plus grands pour toi ! Tu m'abandonnes.. Saches donc encore ce que je ferais pour te rendre heureuſe. Tu aimes la muſique Italienne ; tu m'as ſouvent dit que la muſique Françaiſe était tout-à-fait ridicule, & qu'elle n'avait pas l'Harmonie & la gaïté de l'Italienne. Eh bien ! pour te complaire, j'écraſerai la muſique Françaiſe du poids de ma Critique (1). Tu n'aimes pas les Romans ; je m'armerai contre ce genre d'écrire. Tu hais la Comédie ; je m'acharnerai contre les Spectacles. (2) Je ferai tout, en un mot,

(1 Lettre ſur la Muſique Françaiſe, in-8°.

(2) J. J. Rouſſeau à M. d'Alembert, ſur les Spectacles, in-8°.

pour te convaincre de la paſſion que tu m'as inſpirée.

JULIE.

Et tu crois enfin, mon pauvre Oſaureus, (car je vois que l'amour t'a troublé le cerveau) te faire des rentes & une réputation ſolide, en t'emportant & en déchirant les écrits des uns, & les mœurs des autres.

OSAUREUS.

Je ſçai un moyen sûr pour me faire un nom dans la Littérature. Je commencerai d'abord par faire un Opéra (1), enſuite une Comédie (2). Je joindrai à ces ouvrages les Critiques dont je viens de te parler, & avec tout cela, ma fortune eſt aſſurée. Voici, ma chere amie, une expoſition de ma vie avenir; la

(1) Le Devin de Village.

(2) Narciſſe, ou l'Amant de lui-même, *Comédie*, qui mourut dès ſa naiſſance.

partager avec moi, c'eſt mettre le comble à ma félicité.

JULIE.

Avec ta Philoſophie, mon cher Oſaureus, tu cherches à me ſéduire. Je te vois venir de loin. Vas, je ne ſerai pas aſſez faible pour te ſuivre. Je m'apperçois, mais trop tard, que tu m'as abuſée dans ces converſations, où la vertu s'exprimait par ta bouche, & je ne découvre plus en toi qu'un raviſſeur, qui ne cherche à amuſer ſa proie que pour la mieux ſurprendre dans ſes filets. Adieu.

OSAUREUS *l'arrêtant.*

Julie, que faites-vous? vous voulez me perdre!

JULIE.

Non, le Ciel m'eſt témoin que je ne veux que te fuir. Je rougis même de t'avoir écouté ſi long-temps. Claire, que je vais rejoindre,

t'expliquera mes dernieres volontés.

OSAUREUS.

Quel coup de foudre! Ah Dieux! Ma Julie n'eſt plus pour moi : elle m'abandonne. (*il ſe jette aux genoux de Julie*) Jettes encore un regard de pitié ſur ton ami. Crains mon déſeſpoir?

JULIE.

Mon ami ne mérite plus que mon indignation. . Ah Ciel ! éloignez-vous, Oſaureus , voilà mon Pere ! il eſt avec Milord & M. d'Orbe!... Fuyez de ces lieux. . .

SCENE VII.

LE BARON, MILORD BOMSTON, JULIE, D'ORBE, DE WOLMAR, OSAUREUS.

LE BARON.

QUE vois-je ? M. le Précepteur aux genoux de ma fille ! voilà donc mes ſoupçons confirmés !

JULIE *courant à ſon Pere.*

Ah ! mon Pere. Pardonnez à votre fille ; j'aimais Oſaureus : je reconnais mes torts, & je ſuis prête d'obéir à vos ordres.

OSAUREUS, *à part.*

Confus & pétrifié de tout ce que j'entends, il ne me reſte plus qu'un parti à prendre ; c'eſt la fuite.

LE BARON *arrêtant Oſaureus, lui parle avec ironie.*

Un moment, Monſieur ; nous

avons encore beſoin de vous ; j'eſpere que vous ne nous refuſerez pas d'être témoin de cette ſcène : vous y êtes même néceſſaire pour la rendre plus intéreſſante.

JULIE *regardant M. de Wolmar.*

Que vois-je ! c'eſt-là cet inconnu qui ſe diſait l'ami de Wolmar. Sa préſence repand en moi un trouble que je ne puis cacher. Si c'était de Wolmar ! tout me dit que c'eſt lui.

OSAUREUS *au Baron.*

Monſieur, je ſuis trop coupable à vos yeux pour être digne de l'honneur que vous voulez me faire ; daignez me diſpenſer de reſter. Des affaires...

MILORD.

Ah ! M. le Précepteur, vous reſterez, s'il vous plaît.

D'ORBE *à part.*

Comment ſe tirera-t-il de tout ceci, avec tout ſon eſprit ?

LE BARON *à Osaureus.*

Je suis charmé de votre docilité, qui est rare dans un pédant : Voilà, mon ami (*il montre de Wolmar*) qui prendra le soin d'instruire dorénavant ma fille ; c'est M. de Wolmar.

JULIE *à son Pere.*

Quoi ! c'est-là mon Pere, M. de Wolmar ! (*à de Wolmar*) Ah ! Monsieur ! pourquoi m'avez-vous trompée, en ne vous faisant pas connaître ? Votre générosité est sans exemple, & le don de ma main ne peut trop récompenser ce que vous avez voulu faire pour moi.

DE WOLMAR.

J'aurais été au désespoir, Mademoiselle, d'empêcher votre bonheur, & si le hasard ne m'eût fait rencontrer M. le Baron votre Pere, je fuyais de ces lieux ;

LE BARON.

Vous vous êtes donc déjà vû, mes enfans !

JULIE.

Oui, mon Pere ; ſous le prétexte d'être l'ami de M. de Wolmar, Monſieur eſt venu ici. Dans l'eſpérance que j'avais conçue, que vous vous rendriez aux prières de Milord & de M. d'Orbe : j'avais prié Monſieur de dire à ſon ami de retirer ſa parole.

LE BARON *à de Wolmar.*

Voilà une plaiſante avanture. Je t'en aime davantage, mon ami.

MILORD.

Et M. de Wolmar partait donc ſans voir M. le Baron ?

DE WOLMAR.

Oui, Milord ; mais ce n'était pas ſans émotion. La vûe de Julie m'avait ſi fort pénétré, que c'était avec peine que je m'éloignais de ces lieux, lorſque le Baron m'a apperçu.

D'ORBE.

Je ne suis plus surpris, si vous vous êtes fait prier avec tant de force pour entrer dans cette maison.

MILORD.

Vous aviez tort. Que craigniez-vous?

DE WOLMAR.

De manquer à la parole que j'avais donné à l'aimable Julie.

MILORD.

Baron, voilà un honnête homme de gendre. Tu ne pouvais mieux choisir.

OSAUREUS *à Milord.*

Quoi! Milord, vous approuvez cette alliance!

MILORD.

Tu nous fais songer à toi.. J'approuve cet hymen parce qu'il est raisonnable. Ne vois-tu pas que tu nous fers de risée.

OSAUREUS.

C'en eſt trop, Milord, & ſi vous avez du cœur, nous nous reverrons.

LE BARON *montrant ſa poche.*

Doucement, M. le pédagogue. Nous avons ici des armes qui feront tomber les votres des mains.

JULIE *à M. de Wolmar.*

Monſieur, je vous conjure par notre union prochaine, de fléchir la colère de mon Pere.. Je crains...

DE WOLMAR, *à Julie.*

Il ſuffit, Mademoiſelle. (*au Baron*) Mon ami, en faveur de mon hymen, daignez...

D'ORBE.

Venez, venez, Claire, vous arrivez à propos. J'étais inquiet de vous. C'eſt avec impatience que l'on vous attend.

SCENE VIII.

LE BARON, JULIE, MILORD BOMSTON, DE WOLMAR, CLAIRE, D'ORBE, OSAUREUS.

CLAIRE.

JE ne croyais pas trouver ici si bonne compagnie.. Bon jour, M. d'Orbe : Voilà M. le Baron, une lettre que l'on m'a prié de ne remettre qu'à vous.

OSAUREUS *à Claire.*

Tu te trompes, Claire, c'eſt à moi...

CLAIRE.

Non, non, c'eſt pour M. le Baron.

DE WOLMAR.

Donne. *(à M. de Wolmar)* Elle eſt de ton écriture.

DE WOLMAR.

Il eſt vrai ; mais il eſt inutile que vous la liſiez.

LE BARON.

Si fait.. Je veux voir ce qu'elle contient. (*il lit.*)

Quand vous m'avez promis votre fille, Monſieur, je fus extrêmement flatté de l'honneur que vous me faiſiez ; mais je ne reçus votre parole qu'aux conditions que vous ne gêneriez pas ſon inclination. J'ai appris que ma préſence troublerait ſon repos, & qu'elle aime un jeune homme, qui ſeul peut faire ſon bonheur. Trouvez bon que je retire ma parole.

DE WOLMAR.

LE BARON.

Qu'en dites-vous, Meſſieurs, vous ne vous attendiez pas à ce denouement.

CLAIRE *à M. de Wolmar.*

Comment ! c'eſt vous, Monſieur, qui êtes M. de Wolmar ! vous n'êtes

pas de bonne foi, puiſque vous vous êtes dit ſon ami pour nous tirer les vers du nez.

JULIE.

Non, Claire, Monſieur a tenu parole, & cette lettre rend juſtice à ſa probité.

CLAIRE *à part.*

Il y a ici bien du nouveau, ce me ſemble, & notre maître eſt diſgracié tout-à-fait.

DE WOLMAR.

Croyez-moi, M. le Baron; la préſence de Monſieur (*Oſaureus*) eſt ici de trop; s'il ſe retirait..

MILORD.

Je ne ſuis point de cet avis;

LE BARON.

Ni moi, je veux le mortifier juſqu'au bout.

CLAIRE, *à Oſaureus.*

A propos, je n'ai pû trouver votre lettre. Je l'ai cherché envain par toute votre chambre.

OSAUREUS.

Tout eſt dit pour moi, Claire, & je ſuis le plus à plaindre des hommes.

LE BARON.

Sommes-nous tous ici?

D'ORBE.

Oui.. Vous allez, ſans doute, nous faire part de la trouvaille que vous venez de faire..

LE BARON.

La voici, Meſſieurs; regardez bien; c'eſt une lettre, de M. le Précepteur, à ma fille.

OSAUREUS, *à part.*

Ah Ciel! je ſuis perdu! c'eſt mon billet: voilà mon projet au diable.

MILORD.

M. Oſaureus lui fait peut-être ſes adieux..

D'ORBE.

Il y a toute apparence.

LE BARON *à ſa fille.*

Reconnaiſſez-vous cette écriture, ma fille..

JULIE.

Oui, mon Pere. Mais cette lettre n'eſt point parvenue juſqu'à moi.

LE BARON.

Jettez les yeux, Meſſieurs, ſur cet écrit; vous y verrez les ſentimens de cet homme d'eſprit, vertueux, dont les conſeils étaient dictés par la ſageſſe,.. à ce que vous prétendiez.

D'ORBE *après avoir lû.*

Il voulait enlever Julie! Ah malheureux!

MILORD.

C'eſt excellent, par exemple; un Précepteur enlever ſon Ecolière! Mon cher ami, tu ne me diſais pas cela tantôt. Voilà un talent que tu ne m'a pas avoué.

DE WOLMAR.

Ah Julie! Vous repentirez-vous

à préſent de vous unir à moi.

JULIE.

Mon Pere, Meſſieurs, je vous en conjure, pour mon honneur & pour mon repos, ceſſez d'inſulter à ce malheureux; il eſt aſſez puni.

CLAIRE *à Oſaureus.*

Vous avez été capable de concevoir un tel projet. Vous êtes un monſtre, & je vous retire mon amitié.

OSAUREUS.

Jour malheureux! où me cacher!

CLAIRE.

Que penſerez-vous de moi, Meſſieurs, quand vous ſçaurez que j'ai cherché cette lettre depuis une heure. Je n'avais garde de la trouver.

LE BARON.

Le Ciel veut que tout ſe découvre.

D'ORBE.

Cela n'aurait pas été, s'il eût approuvé leurs amours.

DE WOLMAR *à Osaureus.*

Marchez devant moi, Monsieur; je vais favoriser votre évasion. Sortez...

OSAUREUS.

Que vous êtes honnête homme! Je n'oublierai jamais le service que vous me rendez pour le présent, & je sens que vous ferez le bonheur de Julie. Elle est bien digne d'être aimée.

LE BARON.

Je crois qu'il raisonne. Il fait fort bien de sortir; car sans la considération que j'ai pour vous, Messieurs, j'aurais fait de lui un nouvel Abailard.

OSAUREUS *entendant ces derniers mots, précipite ses pas.*

Grands Dieux! il ne fait plus bon ici pour moi, & je viens de l'échapper belle.

SCENE IX.

& derniere.

LE BARON, JULIE, MILORD, DE WOLMAR, D'ORBE, CLAIRE.

MILORD.

Monsieur le Baron, vous avez diablement mortifié son amour propre.

DE WOLMAR.

Un peu trop. . Il faut pardonner à la jeunesse.

D'ORBE.

Il est sorti ; ne nous inquiétons plus de lui :

CLAIRE.

Qui aurait jamais cru cela de notre maître ? Il a l'air si sage & si doux. En venir à ces extrémités!...

LE BARON.

N'y ſongeons plus. Vous, Julie, donnez la main à votre futur époux: & ſouvenez-vous toujours que je lui dois la vie.

JULIE.

Je la donne, mon Pere, avec plaiſir, & je ſerai trop heureuſe ſi Monſieur la reçoit de même.

DE WOLMAR.

Ah! Mademoiſelle, ce que j'entends confirme mon bonheur... Dès le moment que j'ai eu le plaiſir de vous voir, j'ai ſenti pour vous la plus forte inclination. Voilà l'effet qu'ont fait ſur moi vos divins appas.

LE BARON *embraſſant ſa fille.*

Soiez heureux, mes enfans. Que ce baiſer que je vous donne, ma fille, vous ſerve d'exemple : c'eſt le ſigne du pardon. De votre côté, Julie, embraſſez votre époux.

Julie embraſſe de Wolmar.

DE WOLMAR.

Ah mon ami ! En comblant mes vœux, vous me rendez au centuple ce que j'ai fait pour vous.

MILORD.

Je lui en défie, parbleu ; le ſervice de la vie eſt impayable.

D'ORBE.

Eh bien ! Claire ; verrez-vous cette union ſans ſonger à la nôtre ?

LE BARON.

Ma chère Parente, il faut ſe rendre. Je vous ſers ici de Pere ; mais cependant ſi vous aviez la moindre répugnance...

MILORD.

Encore un mariage ! Cela me fait plaiſir.

CLAIRE.

J'ai été élevée avec ma Couſine ; nous avons appris enſemble ce que nous ſçavons ; je n'ai jamais rien fait

que d'après ſes conſeils. Aujourd'hui elle ſe marie ; pour ſuivre ſon exemple, recevez ma main, M. d'Orbe. Je vous promets de faire pour vous, ce que Julie fera pour ſon époux.

M. D'ORBE *baiſant la main de Clair.*

Je n'attendais rien moins de votre amour pour moi.

JULIE.

Claire, M. d'Orbe n'aura pas de reproche à me faire des avis que je te donnerai.

CLAIRE.

Il faut une noce au moins, car j'aime à danſer, & ma Couſine s'en acquitte avec tant de graces...

LE BARON.

Des deux, nous n'en ferons qu'une. Rentrons dans mon appartement, pour y ſigner les Contrats. Milord nous fera ſans doute l'honneur d'être des nôtres.

MILORD.

M. le Baron, vous m'en priez. Je reçois cet avantage avec plaiſir. Mais quand vous ne m'auriez pas invité ; je ſuis bien aiſe de vous dire que je ſuis ſi ſatisfait de cette double alliance, que je m'en ſerais prié moi-même.

Fin du ſecond & dernier Acte.

3017

R249503

Library

of the

University of Toronto

12 chapters